

## 1<sup>ère</sup> partie Les Roturiers

Nous étions des roturiers.  
Et nous ne le savions pas.  
Pas dans le sens où l'on peut ignorer, méconnaître ses origines socioculturelles (on ne le formulait pas en ces termes) mais dans le sens où l'on n'en distingue pas clairement les limites, ni la nature de ces limites.  
Nous étions bien naïfs pour le siècle.

Nous n'avions pas lu Bourdieu, centralité de l'habitus, monde social divisé en champs, violence symbolique visant à perpétuer des rapports de domination en les faisant méconnaître comme tels par ceux qui les subissent..., et nous ne comptions que sur nos propres forces, nos élans, nos rêves, pour aller au-delà de ce que notre condition première nous promettait. Nous nous voulions prométhéens. Nous nous disions qu'à force de donner des preuves, des gages de talent et de bonne volonté, le reste suivrait.

Nous étions des roturiers.  
Et nous ne le savions pas.

Nous ne savions pas comment nous comporter, à qui nous adresser, selon quel mode et quelles modalités, nous ne savions pas comment paraître, et nous ne savions pas que ce « paraître » lui-même, quand bien même il satisferait en apparence, ne suffirait pas.

D'emblée, nous ne maîtrisions pas les codes, les rouages, les réseaux, nous n'avions pas l'intuition des bons mots, nous n'avions pas acquis ce qui se transmet dans ces milieux par simple mimétisme, par transmission aussi d'une confiance en soi et d'une place dont la légitimité ne se discute pas, ne se pose même pas en tant que question, donnée d'un problème. Quels milieux ? L'existence d'une roture implique celle d'une aristocratie.

Et nous, nous étions des roturiers.

Peu à peu, nous avons commencé de le savoir.

Nous avons commencé à voir qu'il y avait un Olympe. Que toutes sortes de dieux et demi-dieux s'y mouvaient avec aisance. Des sphères de pouvoir, de culture, d'art, d'argent, de savoir. Certaines ne nous intéressaient pas. D'autres nous fascinaient. Nous les pensions indépendantes les unes des autres, à peine se touchant. Nous étions bien naïfs pour le siècle.

Nous avons peu à peu distingué différentes sortes de dieux et demi-dieux. Certains proches des humains, aimables, doux, soucieux, essayant de sortir d'un entre-soi. D'autres condescendants, jaloux de leur

espace et de leurs prérogatives, organisés à ne rien perdre, rien lâcher, à pouvoir transmettre intact leur héritage. Avec les uns comme avec les autres, nous ne pouvions rires des mêmes blagues, sourire des mêmes allusions.

Alors nous avons tenté de fabriquer nos propres outils de connaissance, d'expression, à partir de ce que nos familles et l'école de la République puis l'Université nous avaient tant bien que mal transmis. Nous avons tenté aussi, en autodidactes, de nous réinventer.

Nous étions des roturiers.

Nous écoutions Léo Ferré : *Il n'y a plus rien. Le Chien*. Nous nous reconnaissons bâtards. Nous commençons d'assumer et de revendiquer, ô bien timidement encore, cette bâtardise. Nous défilions parfois dans les rues, poing brandi.

Nous étions des roturiers. Et nous avons persévéré.

Nous étions des roturiers.

Nous marchions dans des rues aux noms soviétiques ou sud-américains. Politiciens, poètes, scientifiques et médecins reliés par des angles, places et carrefours, nous dépaysaient par leurs consonances. Mais nous étions bien dans la France giscardienne, lorgnant vers un hypothétique Bac dans le lycée de secteur, antépénultième de sa région, post-soixante-huitard et ouvert aux quatre vents, cernés de cafés. Nous vivions en « banlieue » parisienne. Ce terme ne recouvrait pas à l'identique ce qu'il recouvre aujourd'hui, trop souvent, de violence et de misère so-

ciale, mais il s'agissait déjà d'être au banc de lieux réels et symboliques, lieux de reconnaissance qu'il serait bien difficile d'intégrer, et pour peu d'entre-nous, d'autant que nous ignorions la plupart du temps leur existence, leur importance.

Nous nous déplaçons plus souvent par groupes que seuls. Certains à pieds, d'autres, Don Quichottes sur leurs mobs Rossinantes, artistes en herbe plus ou moins bloc-notes. Nous étions toute une bande. Nous avons des guitares *Téléphone* et des synthés *New Wave*. La poésie commençait de se cheville à nos corps mais nous ignorions ce qu'elle était. Le monde autour de nous restait fortement prosaïque. Nos parents partaient tôt au travail, prenaient des bus et des métros. Des images, déjà, nous inondaient.

Celle du conflit israélo-palestinien.

Celle des Boat People en mer de Chine (Plus de 128 000 réfugiés ont été admis en France, et cela ne déclenchait pas partout d'effrayés cris d'orfraie...).

Celle des famines en Afrique...

Nous entendions le mot « crise » s'installer à la télévision comme une scie, un leitmotiv. Nous n'avions pas lu Barthes, le langage comme objet de propriété et instrument de pouvoir de la classe dominante. Nous étions des roturiers.

Les mots nous grattaient comme un prurit, pur rite dont nous avions peu la maîtrise, les gestes sûrs, la pensée claire, dont nous ne savions pas la liturgie. Nos voisins se faisaient soigner au dispensaire Ambroise Croizat. Nous ne savions pas qu'il avait été

ministre du travail, fils de manoeuvre. Qu'il avait dit : « Il n'y a pas de politique efficace sans l'accompagnement d'un peuple vigilant. »

Il y avait des jardins, des potagers familiaux derrière nos cités. Nous étions des roturiers.

L'homme à la rose avait fait son entrée et nous prenions le bus certains matins avec le ministre des transports. Nos maîtres avaient perdu les leurs et se sentaient orphelins. Nous nous trouvions entre deux époques, cherchant un sens à cette position charnière. La société où nous vivions se faisait plus carnassière. Quelques figures rencontrées partout avaient déjà le monopole de la parole. Chiens de garde.

Nous nous demandions alors comment articuler nos préoccupations les plus personnelles, nos parcours intimes, avec le souci du collectif. Sur tous les terrains nous nous projetions passeurs plus que buteurs. Enseigner nous semblait une perspective possible. Pourquoi pas grooms de l'ascenseur social, mais sans livrée de valet, sans servilité, et pas question de tendre la main pour un pourboire.

Les lignes de métro et de RER s'étendaient de plus en plus, on parlait désormais de lointaine banlieue. Des quartiers se vidaient à Paris.

Nous n'avions pas lu Deleuze : « Nous entrons dans des sociétés de contrôle, qui ne fonctionnent plus par enfermement mais par contrôle continu et com-

munication instantanée ». Mais nous avons le sentiment d'un bouleversement qui pouvait faire de nous quelque chose comme une tribu de Mohicans aux pratiques et aux savoirs caducs, cernés et dépassés par la vitesse des flux économiques, des mutations technologiques, si nous ne prenions garde d'adapter quelques outils de compréhension.

Les feuilles de papier dans nos poches prenaient la pluie et, parfois, un peu de soleil.

Un peu plus tard nous avons marché en masse dans les boulevards, dans ce 68 aux chiffres inversés, dénonçant la sélection naturelle du Marché. Passaient des brigades de voltigeurs, la matraque prompte au délit de faciès. On nous disait apolitiques, vaguement humanistes. Quelle blague ! Nous étions des roturiers et nous commençons de le savoir. Mais nous ne voyions pas, ou peu, que sous cette roture se multipliaient les manants de demain, sans formation et sans emploi, les vagabonds sédentaires de petits périmètres clos aux économies parallèles. Nous leur laissions des bouts de ficelles. Et à nous malgré tout quelques échelles pour grimper au pont du navire Europe, dont nous rêvions encore d'écrire le nouveau « Canto general ».

Nous étions des roturiers. Nous nous préparions plus ou moins bien à passer des concours. La perspective d'une vie d'artiste s'éloignait déjà mais nous nous disions qu'avec le temps, à force d'abnégation, de passion, de patience, nous pourrions au bout de quelques années faire basculer nos vies hors d'em-

plais trop normatifs, sans voir que nombre d'artistes devenaient déjà des travailleurs sociaux. Nous avions peur de la précarité. Mais nous avions peur aussi de devenir « des professionnels de la profession ». On nous tendait la fracture sociale comme un os électoral à ronger, tandis que nous la touchions du doigt et des yeux, là où nous tentions d'œuvrer.

Nous avons déjà mis de la distance avec nos territoires d'enfance. Ils étaient là pourtant, sous les ravalements des cités, la peau des souvenirs qui se desquamait, les amitiés distendues, les copains de primaire qui mal tournaient. Nous n'avions pas lu Edouard Glissant : « Le voyageur revient au fardeau des racines et délibère sur les eaux du delta ».

Nous avons des enfants qui ont hérité de notre roture, des terres et des châteaux que nous n'avons pas, des places que nous n'avons pas occupées, des us et des codes langagiers, des postures que nous n'avons pas acquises, des manières de manants, de vilains, ancrées en nous, et de tout ce que nous ne convoitons toujours pas, de notre manque d'opportunisme. Nous avons radicalisé certains points de vue et assoupli d'autres, nous avons fait du tri dans nos bibliothèques et souvent gardé des livres que nous ne relirons probablement pas, mais dont la présence physique, symbolique, mémorielle, reste indispensable. Nous avons gagné nos salaires. Nous avons écrit quelques livres et enregistré quelques musiques, laissé aller quelques articles au gré du vent papivore, selon... Nous avons appris le terme « hap-

*py few* ». Nous n'en sommes pas. Nous sommes des roturiers.

### **Retour en zone**

Vois  
à la fenêtre d'un train s'étendre  
des géographies grises de part et d'autre  
de la voie  
la maquette taille réelle des hommes irresponsables  
Gare du Nord ou d'ailleurs  
Vois  
des souvenirs d'enfance  
Et le présent sa muette violence

Retour en zone  
où l'on enseigna  
des alchimies du Verbe aux apprentis sourciers  
où l'on sortit le mot Culture comme un  
revolver au barillet vide  
Tout ce qu'on aurait pu leur dire  
qu'on n'a pas su  
Voir  
de nos yeux  
leur absconse adolescence perdue  
dans le silence  
des labyrinthes lépreux

Le train passe encore sur la ligne  
ferroviaire puis  
s'enfuit  
sous une forêt de conifères



Vois

Mes chaussures boulaient dans la cour  
des petits tas de neige ou de feuilles humides  
laissaient ch ch ch des sillons

Gilles Aronis Stéphane Desfontaines

Mourad Zourdani Alain Duhamelle

étaient mes compagnons J'aimais leurs noms  
presque autant que les entendre rire  
près du RER

ICAR IDEE MONA ROMA

Stridence automatique

Mon regard pique sur le ballast

All things must pass

Un premier poème germa

Vois

C'est là

J'ai rencontré Jésus, Marie

Dans un Prisunic à Clichy

Jésus assurait l'inventaire

Figure ronde, frisée, rousse

De ses mains pâles de messie

Perdus sous des cartons de bière

Il était espagnol par sa mère

Qui l'appelait « Rrézousse... »

Marie portait des tatouages

Sur l'avant-bras et l'avant-mot

Elle dessinait un langage

Pour moi comme réinventé

L'argot volait haut dans sa bouche

Car elle était parigote de souche

Et avait fait usage

Disait-elle, très tôt, de sa virginité

Plus tard j'ai rencontré le Basque  
À la chaîne de Billancourt  
Avant qu'on ferme l'île Seguin  
Et jette l'ouvrier à la Seine fantasque  
Il cousait en points de soudure  
Le châssis arrière des Espace  
Puis me disait : « Je te la passe ! »  
Nous faisons dans la tôle de violentes  
Coupures

Il y avait un intérimaire  
Dont la santé était précaire  
Un Marocain qui avait fait  
Ses douze travaux en galère  
Sur les chantiers partout  
Là où l'on plie le dos  
Je me souviens aussi de tapis de prière  
À la pause il allait murmurer quelques mots  
Et les robots enfin de se taire !

Vois  
À Villepinte  
Je viens écouter la plainte  
D'un détenu mineur  
Dont la vie n'a mis que seize ans  
À atteindre le solstice  
D'hiver  
Il dit qu'il n'y avait rien pas un signe  
Qu'il aurait pu faire  
Pas une lettre qu'il aurait pu tracer  
On me tenait la main pour ébrécher  
Ma phrase sous la dictée

J'étais infirme en un enfer  
Alphabétisé

*Pour tout ça*  
*Le silence*  
(Léo Ferré / *Requiem*)

Nos ascendants étaient souvent taiseux, pris dans un silence héréditaire, des ouvriers, des mécanos, des paysans, parfois quelques autodidactes méritants auxquels il a toujours manqué certains outils... Nous avons voulu rompre ce silence. Il le fallait. Il le faut encore. La Littérature nous aura laissé flâner dans la partie sauvage de son jardin, cueillir des ronces et quelques roses. Mais comme un certain arpenteur devenu célèbre sur le tard, il y a fort à parier que nous n'entrerons jamais dans le Château. J'emmerde le Château, et tous les châtelains.

Je suis, nous sommes des roturiers. Nous gardons cette force vitale, qui nous vient d'être ce que nous sommes.

Bien sûr, nous avons vieilli déjà, même si nous sommes encore dans le stéréotype de « la force de l'âge. » La société française où nous vivons a vieilli aussi, malgré la vitesse à laquelle les visages, les objets et les machines se renouvellent autour de nous. Tout s'agite, explose ou se compresse. Rien ne semble stable. Mais ce monde dont on ne peut nier la surface mouvante et les mutations, demeure fondamentalement ce qu'il est. Sa connexion mondialisée n'abolit

pas les clivages, les discriminations, les incompréhensions, les peurs, les haines. Des réseaux de connivences, des alliances, des lobbys, il y en a à foison, et quelques réseaux de résistance, de solidarité... L'amitié en est un, bien modeste mais réel. L'écriture aussi, son étrange fidélité. L'expérience que nous en avons faite et que j'ai envie de partager aujourd'hui.

Nous égrenons des rimes ou des proses et nous en égrenons toujours aujourd'hui, publiés ou non. Avec le temps est revenue la pleine conscience (jamais effacée mais peut-être plus discrète, en retrait de nos textes) de l'être social et politique qu'est, comme chacun, l'écrivain. De tout cela, de cette trentaine d'années traversées, nous pourrions témoigner, les interroger. Même si nous ne sommes représentants que de nous-mêmes, peut-être que quelques autres, nés au milieu de ces années soixante, se retrouveront dans ce dialogue et cette correspondance, et que d'autres encore, aux prises avec les mêmes cages, y prendront de quoi tordre quelques barreaux.

On tombe fréquemment dans les pièges qu'on s'était promis d'éviter, sans doute parce qu'on les a mal cernés. Me lançant dans l'écriture de ce que j'ai d'abord désigné, faute de mieux, comme un « essai », voilà que j'emploie de façon mécanique le ton docte, professoral, rigoureux et austère de mise, pense-ton, pour ce type de travail, afin de donner des gages de sérieux, de compétence réflexive, analytique. Je reprends.

De quoi s'agit-il d'abord ? D'un problème d'autorisation. J'ai mis des années à m'autoriser l'écriture narrative, poétique, fictive, à la faire lire, à la publier, mais la bonne vieille autocensure revient en force face à un tel projet. Sentiment d'infériorité dû à un trop faible grade universitaire, à un parcours hors des filières d'excellence, d'où la peur de manquer de maîtrise dans les discours, les connaissances, de n'être pas pertinent. Absence, croit-on, de légitimité, qui tétanise, pétrifie, rejoue la farce bien connue du consentement au silence, à la domination. Je reprends.

Tous chantiers de fiction cessant, lesquels d'ailleurs m'envoyaient des signes de blocages, d'essoufflements et de refus peu équivoques, comme autant d'actes manqués, j'ai entrepris ce que Didier Eribon désigne comme une exploration des formes incorporées de l'infériorisation et de l'assujettissement, qu'il appartient à d'autres, selon ses vœux, de continuer, puisque c'est en soi-même et dans le monde social qu'il convient d'organiser cette résistance aux pesanteurs instituées du passé toujours efficaces dans le présent... Je reprends.

Le terme « roturiers » n'a pas été choisi sans ironie, mais d'abord avec le désir de marquer un territoire, d'observer ce qui le limite ou le retranche. Le dictionnaire nous rappelle cette définition : propre à la roture, aux roturiers, à une personne qui n'est pas noble (ce qui implique qu'elle n'hérite d'aucun titre, d'aucun domaine, d'aucun privilège...). Je tente une litté/roture.

À entendre aussi : un sens encore plus péjoratif: qui a certaines caractéristiques qu'on prête à la roture, aux roturiers : bas, commun, grossier, populaire, vulgaire. À l'origine, le terme désigne aussi une terre soumise à des impôts, redevances, et vient du latin *ruptura* = rupture.

Les mots : vecteurs de rupture. Outils du silence.

Le silence à l'origine.

Il y a un silence inhérent à la condition roturière ; celui d'une méfiance envers le langage et ses tours de passe-passe, ses faux-semblants, ses paroles non tenues, ses manipulations habiles dont on s'est trop souvent senti la victime. Parfois dès les premiers mots entendus ou lus à l'école. Sans pouvoir rien empêcher. Sans pouvoir opposer plus tard des contre-discours efficaces, bien articulés, propres à déjouer les chausse-trappes et à rétablir la vérité. Mettre le feu aux langues de bois.

L'impuissance langagière de Sganarelle face à Dom Juan.

Le langage comme instrument de Pouvoir, de domination. Il a bien fallu l'apprivoiser, vaille que vaille, l'utiliser à bon escient autodidacte, instinctivement parfois, par jeu et par plaisir rarement, pour certains, prédisposés, dit-on. Il a bien fallu le brandir à force de patience, de ruse, d'apprentissages, d'intelligence, sous le nez des bien-parlants. Mais reste une sorte d'amertume sous cette rhétorique acquise, comme une perte, nécessaire et triste, d'innocence.

« Les manants qui nous devançaient n'ont pu lire les ouvrages de leur temps. Alors nous lisons, mon frère et moi ; pour les vivants que nous sommes et pour les morts aussi, qui en furent empêchés. » écrit Pierre Bergounioux.

Y a-t-il jamais eu un temps d'harmonie, de concordance parfaite entre les pensées, les actes et les mots ? Un temps préhistorique ? La prise de conscience plus ou moins nette d'une duplicité du langage génère cette méfiance qui ne sera jamais totalement levée, voire pas du tout.

Méfiance également produite par le manque d'hospitalité du langage officiel, légitime, pour qui n'a pas été, ou trop peu, ou trop mal, initié à ses arcanes, à ses enchantements, à ses rouages et à ses émotions, à son plaisir, à ses zones érogènes. Pour qui n'a pas pu en saisir la force jubilatoire et s'en emparer. Pour qui n'a pas vu cette capacité à dire vrai et faux, à éclairer et obscurcir le réel, à se perdre et à se ressaisir.

Inhospitalité propre à toute langue, passés les tous premiers mots acquis, ceux de la fonction nominative. Hospitalité tout aussi intrinsèque, tant la langue est d'emblée ouverte à tous les vents désirants, château à la fois fortifié et béant.

Ces béances, ces trouées, ces brèches ouvertes dans les remparts, les contreforts, ces ponts jetés sur les douves sont rarement visibles à l'œil nu. Nous ignorons être à la fois dans et hors la langue, dans et hors la loi, le réel nommé, la fiction créée. Vu de loin, pour